

«L'Encyclopédie des guerres»

«Au fond, je n'ai fait que parler de littérature»

Après seize ans à égrener et réécrire en direct sur scène au centre Pompidou son encyclopédie, Jean-Yves Jouannais termine son aventure littéraire hors norme lundi à l'Imec de Caen.

Dans son atelier du X^e arrondissement de Paris, Jean-Yves Jouannais, 60 ans, nous reçoit devant trois bibliothèques vides. Son extraordinaire collection de livres de guerre a été versée à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec), à Caen, qui accueille depuis le printemps une nouvelle version exposée de sa titanesque *Encyclopédie des guerres*. Soit 1638 ouvrages parmi lesquels il a relevé les citations qui ont nourri son épopée contée durant seize années dans les profondeurs du centre Pompidou. C'est là, au niveau -1 de Beaubourg, que s'est également

INTERVIEW

constituée au fil des ans une petite armée de l'ombre, devant laquelle l'inclassable Jouannais, ex-rédacteur en chef d'*Artpress* et auteur de livres cultes, de *l'Idiotie* à *Artistes sans œuvres*, tenait timidement le crachoir, une fois par mois depuis 2008. Parmi les membres de cette compagnie sans véritable chef de guerre: des fans de la première heure, comme l'écrivain Olivier Cadiot ou l'historienne de l'art Laurence Bertrand Dorléac, tous deux membres émérites de l'association des amis de *l'Encyclopédie des guerres*, mais aussi des vice-amiraux en embuscade et des psys venus en nombre assister à cette analyse en public.

Lors de la séance de clôture de cet abécédaire performatif, le 17 octobre, qui s'ouvrit avec l'entrée «Ypérite», du nom d'un gaz asphyxiant dit aussi gaz moutarde, inventé par les Allemands lors de la Première Guerre mondiale, tristement remis au goût du jour par le régime de Bachar al-Assad, pour se conclure avec les non plus rians «Zouaves», ces compagnons au long cours furent applaudis, au même titre que Jean-Yves Jouannais lui-même, pour leur extraordinaire endurance. Laurence Bertrand-Dorléac se souvient: «Ce qui nous a unis durant toutes ces années, c'est le thème lancinant de la guerre.» La présidente de Sciences-Po, à qui l'on doit deux expositions majeures sur les désastres de la guerre au musée d'Art moderne de la ville de Paris et au Louvre-Lens, raconte: «C'était une expérience totale mais sans prétention, sans lyrisme, avec beaucoup de pudeur. Une performance contre-wagnérienne en quelque sorte.»

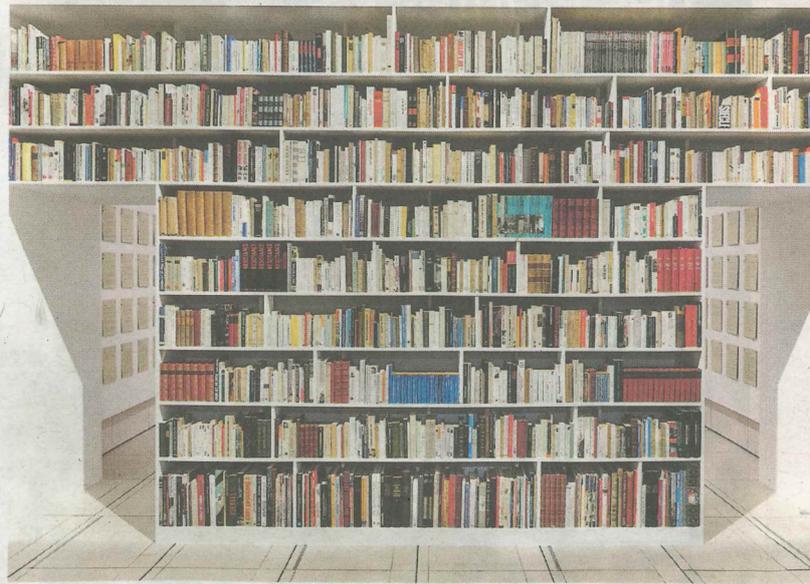
Quant à l'association des amis de *l'Encyclopédie*, Laurence Bertrand-Dorléac s'en amuse aujourd'hui: «Ily a eu, à un moment, l'impression d'un danger, l'idée que cette aventure n'était plus si bien comprise à Beaubourg. Son armée s'est alors mise en marche. L'association aussitôt créée, le danger a disparu et nous avons perdu notre raison d'être si ce n'est celle de nous réunir. C'était comme une guerre imaginaire.» Jean-Yves Jouannais revient lui aussi, auprès de *Libération*, sur cette aventure.

Vous avez tenu le siège durant seize ans dans les entrailles du centre Pompidou. La première question qu'on a envie de vous poser est celle de l'endurance, et

peut-être du renoncement qui a dû guetter parfois?

La toute dernière séance, où il a été question des «Zouaves» et de «Zuran», du nom d'une colline en République tchèque d'où Napoléon assista aux deux dernières heures de la bataille d'Austerlitz, fut une réussite. Contrairement à celle consacrée au «Fiasco» sur laquelle je misais pourtant beaucoup (*rires*). Durant ces 150 séances, le trac ne m'a jamais

quitté, j'ai compilé plus de deux millions de signes pour composer ce collage monstrueux d'archives, c'est mon côté *Bouvard et Pécuchet*. Ça a été pénible parfois, et les raisons et les prétextes que j'ai inventés pour continuer ont été multiples. Mais j'ai toujours cru à ce projet qui allait me tenir de bout en bout. En 2007, c'est Roger Rotmann, qui s'occupait alors de l'auditorium du centre Pompidou, qui m'avait proposé de faire quelque chose



Dans l'exposition consacrée à *l'Encyclopédie*, à l'Imec de Caen. PHOTO MICHAEL QUEMENER

Jean-Yves Jouannais lors de sa performance autour de l'*Encyclopédie des guerres*, le 17 octobre au centre Pompidou.

PHOTO CENTRE POMPIDOU

sur scène à partir de ma collection de livres sur la guerre. J'ai refusé pendant un an et puis j'y suis allé, pour ne plus avoir à me demander ce que j'étais : un critique d'art, un prof, un artiste sans œuvre. Des psychanalystes sont venus et ont dit que j'étais en analyse devant 150 personnes. A l'entrée «Noyade», je me suis mis à parler de mon grand-père qui s'est noyé à la caserne de Montduçon. J'ai compris quelque chose qui s'était joué au cœur de mon histoire familiale, qui avait trait à la tristesse de mon père. Durant toutes ces années, il s'est aussi agi de gloser, d'inventer, d'écrire en direct un brouillon de roman parlé.

Vous venez de l'art contemporain, qu'est-ce qui relève encore de l'art dans l'*Encyclopédie*? Le dispositif plutôt que le contenu?

Je ne me suis jamais vraiment demandé de quoi l'*Encyclopédie* relevait exactement. J'ai finalement très peu parlé d'art, ça en a désarçonné certains, je me suis concentré sur la littérature, dans une logique homérique de transmissions des récits. Durant cette période, j'ai également publié quelques livres comme des bourgeois, des sujets sur lesquels j'avais trébuché [l'Usage des ruines, en 2012, les Barrages de sable, en 2014, ndlr]. Le dernier, *MOAB: Épopée en 22 chants*, paru en 2018, est entièrement tissé de citations, il n'y a pas un mot qui soit de moi. Ma forme, c'est celle de l'archive, ma bibliothèque et ce que j'appelle mes partitions, qui compilent des milliers de citations. L'*Encyclopédie* a aussi donné lieu à des expositions, jusqu'à cette dernière à l'Imec qui me plaît beaucoup car c'est comme un gigantesque pop-up. Mais finalement, un film aurait sans doute été plus

judicieux. Beaucoup de réalisateurs sont venus, il existe des captations de toutes les séances, mais ça ne s'est pas fait.

Vous avez souvent répété que vous n'étiez pas un historien et que vous appréhendez cette expérience plutôt en personnage de roman.

Depuis vingt ans, je me prends pour un personnage d'Enrique Vila-Matas, avec qui je partage un même goût pour les artistes sans œuvre, la fin de l'écriture. Nous entretenons une correspondance depuis vingt ans tout en nous évitant soigneusement. Son traducteur français, André Gabastou, mort le 11 novembre 2023, assistait aux séances et lui racontait l'*Encyclopédie des guerres*. J'ai aperçu une première fois Vila-Matas en chair et en os et je ne suis pas allé le voir, puis en 2014, alors que j'étais à Barcelone, il m'a demandé de le remplacer au débotté et de faire à sa place le discours inaugural d'un festival de littérature. Récemment, il était de passage à Paris et m'a proposé qu'on réalise un entretien, je lui ai dit que j'étais à Montevideo [c'est aussi le titre du dernier livre de Vila-Matas, ndlr]. Et jeudi au centre Pompidou à Paris, j'ai pris à nouveau sa place. Alors qu'une série d'invités sont venus développer en dix minutes une nouvelle entrée de l'abécédaire, Vila-Matas m'a envoyé un texte qui s'intitule «Père». Lui était probablement occupé à écrire un article pour *El País* sur l'*Encyclopédie des guerres*.

A quoi allez-vous occuper vos prochaines années?

Si on ne se prend pas pour un écrivain, c'est facile d'écrire un livre. Un autre, sur la guerre encore, sort à la rentrée prochaine,

«La guerre, je ne sais pas plus que vous ce que c'est, je ne pouvais pas en parler doctement, cela aurait été odieux.»

mais je vais surtout me lancer dans un nouveau chantier ambitieux qui me tiendra en haleine. Vous connaissez Quintus de Smyrne? C'est lui qui a pris la suite de l'*Illiade*. Il reprend là où Homère avait laissé les aventures des Troyens, il complète et va jusqu'à la mort d'Achille. Emmanuel Lascoux, qui a livré une nouvelle version de l'*Illiade* chez [les éditions] P.O.L., m'a soufflé l'idée que je puisse réécrire et augmenter le texte de Quintus de Smyrne, moi qui ne parle pas le grec ancien. J'aime beaucoup les gros trucs à dévorer. Comme tous les gens de ma génération, j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour la folle entreprise d'un artiste comme Opalka qui, sa vie durant, ne peignit qu'une seule œuvre, répétitive, évolutive mais toujours inachevée, tout en étant très dubitatif quant au côté christique de la chose. Je me sens proche de cette abstraction, l'humour en plus peut-être.

Il y a une règle à laquelle vous n'avez jamais dérogé: vous en tenir à des bornes chronologiques n'excédant par la Seconde Guerre mondiale. Comment et pourquoi vous êtes-vous tenu à distance de la guerre contemporaine?

L'idée que je sois un personnage de roman m'a sans doute permis de me tenir à distance. Il y a le personnage sur scène et le citoyen Jouannais qui regarde l'Ukraine, Gaza ou la guerre du Haut-Karabakh, dont on a si peu parlé et qui m'a rendu fou – mais c'est personnel. A quelques rares occasions, notamment lors de la dernière séance, le contemporain a fait son apparition par la bande. Je parlais de l'ypérite, ce gaz moutarde qui avait donné lieu à un adjectif: on disait des Anglais qu'ils avaient été «ypérités», par exemple. Son usage s'est perdu et pourtant on trouve encore du gaz ypérite en Irak ou en Syrie. Aujourd'hui, il faudrait inventer un mot pour qualifier la mort des responsables du Hezbollah [au Liban] après les explosions de bipeurs. La guerre, je ne sais pas plus que vous ce que c'est, je ne pouvais pas en parler doctement, cela aurait été odieux aux oreilles du public. Elle n'était qu'un prétexte au fond, et je n'ai fait que parler de littérature. Imaginer une science qui piste les récits, comment et pourquoi Hector et Achille viennent jusqu'à nous, ces récits, ces légendes, ces fables, ces histoires de famille. La guerre est sans doute le milieu le plus conducteur de récits. **On a vu chez beaucoup d'écrivains contemporains, de Sandra Lucbert à Emmanuelle Pireyre ou Lionel Ruffel, ressurgir un intérêt pour l'écrivain juif allemand Victor Klemperer qui, dans son journal, raconte si bien comment le nazisme avait infiltré la langue allemande. Ils et elles y voient un parallèle à faire avec la façon dont, aujourd'hui, le discours capitaliste travaille en profondeur notre langue et**

notre imaginaire. Diriez-vous que le langage martial traverse lui aussi le discours dominant?

Klemperer, ça a été mon seul cri du cœur durant ces seize années, je parlais de Dresde bombardé quelques jours avant sa libération par l'armée rouge: les nazis ont voulu déporter les derniers résistants ce jour-là, des milliers d'entre eux ont péri mais Klemperer et sa femme, qui était considérée comme aryenne – ce qui l'a sauvé durant la guerre –, ont réussi à fuir. J'ai hurlé sur scène: «Il fallait que 40000 Allemands meurent pour sauver Klem-

perer!» Quand j'entends le président de la République dire «Nous sommes en guerre», je m'étonne, car moi, j'estime que nous n'avons jamais quitté l'état de guerre. On entend aussi parler de réarmement à toutes les sauces: réarmement démographique, mais aussi climatique. Mais ce que je retiens surtout de cette littérature de guerre, c'est sa pauvreté – il y a quatre ou cinq façons de décrire la mort d'un homme au combat. C'est une littérature qui se répète, immature, qui ne fait que bégayer la gloire des hommes qui tombent.

Recueilli par **CLAIRE MOULÈNE**

IMAGES/